

## Chapitre V

### Le changement linguistique en tant que problème historique. Sens et limites des explications « génétiques »

1. 1. Le troisième problème du changement linguistique (le problème de tel changement déterminé ou d'une série déterminée de changements dans une langue) est toujours un *problème historique* dont la solution dépend de la connaissance des conditions historiques (systématiques et extrasystématiques) de la langue considérée et du moment particulier auquel on la considère. Comme on l'a déjà dit, les solutions des problèmes de ce troisième type fournissent le matériau nécessaire pour la formulation du problème général des changements (dans la mesure où celui-ci nécessite l'induction), et, en ce sens, l'explication « conditionnelle » du changement linguistique est une « explication historique généralisée » (cf. II, 4.2. et IV, 1.1.). D'autre part, les problèmes historiques ne peuvent être posés qu'en tenant compte de la réalité dynamique de la langue (cf. III) et avec la connaissance des conditions générales du changement (cf. IV). Pour cela, le second et le troisième problème du changement linguistique – qui sont les seuls légitimes en tant que problèmes empiriques – sont des problèmes interdépendants et qui s'éclairent réciproquement ; mais il n'y a pas de relation similaire entre ces problèmes et le problème rationnel de la mutabilité des langues.

1. 2. Malheureusement, la formulation des problèmes historiques (de tels ou tels changements) s'est également trouvée affectée, notamment en ce qui a trait au changement phonétique, par l'idée physicienne de causalité. À cela s'ajoute, comme toujours, le fait de poser ces problèmes sur le plan de la langue abstraite. De là la tendance à considérer comme essentiel le problème des innovations initiales et à aller jusqu'à donner pour résolu tout problème spécifique en inférant simplement ou en postulant l'« origine » (hypothétique) du changement considéré. C'est que l'on oublie souvent qu'il n'y a pas, dans une langue concrète, qu'un seul phonème *a* et un seul vocable *A*, mais autant que d'individus qui emploient le phonème et qui connaissent le vocable. Les phonèmes et les vocables de la langue abstraite sont des moyens et des modèles abstraits « de second degré », qui correspondent à d'autres moyens et à d'autres modèles, « de premier degré », contenus dans les savoirs linguistiques individuels ; et ceux-ci ne peuvent changer par une simple innovation ponctuelle (cf. III, 3.1.).

1. 3. 1. Ce sont les absurdes et malheureuses « explications » physiologiques qui constituent, à cet égard, l'exemple le plus consternant. En effet, en disant, par exemple, que, pour passer, dans un idiome, du phonème *x* au phonème *y*, la langue (l'organe) a dû réaliser tels ou tels mouvements et passer de la position *p* à la position *q* (avec une série plus ou moins large de positions intermédiaires), on n'explique absolument rien à propos du changement en question : on dit seulement quels sont *toujours* les mouvements nécessaires pour passer de la réalisation du phonème *x* à la réalisation du phonème *y* ; c'est-à-dire que l'on résout un *problème de physiologie de l'articulation*, et non le problème historique qui est posé. Que dit-on d'autre lorsque l'on affirme, mettons, que 'le déplacement vers l'avant du contact entre la langue et le voile du palais a été la « cause efficiente » de l'évolution du latin *ke*, *ki* ?<sup>1</sup> De quelle « langue » est-on en train de parler ? La langue est un *savoir* interindividuel, et non un appareil phonatoire. La « langue » (*Sprache*) ne possède pas de

---

<sup>1</sup> L'exemple n'est pas inventé : c'est de cette façon que P. E. GUARNERIO, « Revue de dialectologie romane », III, p. 213, expliquait la palatalisation des vélaires latines. Et, malheureusement, les « explications » de ce type n'ont pas encore été rejetées de la linguistique. À ce propos, il serait bon de rappeler que le caractère absurde des explications de faits humains (historiques) par le moyen de conditions physiologiques générales a été signalé déjà par PLATON, *Phédon*, 98 c-e, 99 a-b, où est établie la distinction entre la « cause » proprement dite et la *condition nécessaire*, sans laquelle la cause ne pourrait agir (Socrate n'est pas assis dans la prison *parce qu'il peut plier les jambes*).

langue (*Zunge*) : ce sont les individus parlants qui la possèdent, mais assurément ceux-ci ne la remuent pas simultanément pour modifier à l'unisson leurs réalisations phoniques.

1. 3. 2. C'est précisément en se rapportant à la palatalisation des vélares latines qu'A. Burger affirme que « la phonétique explique le comment, mais le pourquoi nous échappe »<sup>2</sup>. Mais la vérité est que – s'il s'agit de la palatalisation en tant que « changement » (cf. III, 3.2.1.) – la phonétique n'explique ni le « pourquoi » ni le « comment ». Le « comment » phonétique est général et physiologique, et non historique et culturel. Pour cette raison, les explications phonético-physiologiques des changements phonétiques ne sont pas seulement discutables ou erronées, mais elles sont simplement absurdes : elles se fondent sur une confusion entre la langue abstraite et interindividuelle et l'activité de parler concrète et individuelle. De façon certaine, l'auteur évoqué entend que le passage de *ke, ki* à *če, čí*, dans le système latin, a *commencé* dans l'activité linguistique concrète, avec une altération physiologique (ou avec diverses altérations individuelles analogues) ; mais on n'explique pas avec cela le changement en tant que tel, et l'on dit seulement quelque chose à propos d'une supposée innovation antérieure au changement lui-même. En effet, le « changement » ne commence pas avec l'innovation, mais avec l'*adoption* (cf. III, 3.2.1.), et, en tant qu'acceptation interindividuelle d'un nouveau moyen linguistique, c'est un phénomène historique qui ne peut recevoir d'explication physiologique, mais uniquement une *explication historique*, en termes culturels et fonctionnels. Ce qu'il faut expliquer, c'est une série d'adoptions, et les adoptions linguistiques ne sont ni ne peuvent être physiologiques (cf. III, 3.2.2. et III, n. 16).

1. 3. 3. L'idée, également malheureuse, de la « gradualité » physiologique des changements phonétiques, qui – si la langue (*Sprache*) n'est pas identifiée à l'appareil phonatoire – devrait être entendue comme gradualité des innovations initiales correspondantes, se fonde sur les mêmes confusions. En effet, puisque la langue ne possède pas une existence et une continuité physiques, ces « changements imperceptibles » qui sont fréquemment postulés, n'ont aucune possibilité de se conserver et de s'ajouter les uns aux autres (cf. III, n. 32 et III, 4.4.5.). En outre, étant donné que les changements appartiennent au mode d'existence même de la langue, il conviendrait de se demander si ces changements « insensibles », ces passages graduels d'une réalisation à une autre, par exemple, un assourdissement graduel des consonnes sonores, un allongement graduel des voyelles brèves, etc., ont été quelquefois observés. Ce que l'on observe en réalité, ce sont toujours d'anciens moyens phonétiques « en lutte », comme on dit, avec d'autres moyens plus récents, ou encore, des variantes sélectionnables. Un nouveau moyen phonétique peut s'observer de façon « sporadique » (dans la communauté parlante), mais non de façon « graduelle ». Le mirage des changements « imperceptibles » réside en ceci que, en posant le problème sur le plan de la langue abstraite, on confond la gradualité *extensive* avec la gradualité *intensive* (cf. III, 4.4.2.) : on interprète les différences de *fréquence* entre les variantes comme une gradualité physiologique du passage d'une variante à une autre. Ainsi, par exemple, dans l'espagnol uruguayen le phonème /ʒ/ est souvent réalisé comme /ʃ/ : certains individus parlants prononcent toujours /ʃ/ ; d'autres emploient cette variante de façon épisodique. Nous pouvons dire, en conséquence, qu'en Uruguayen « la sonorité de /ʒ/ s'est graduellement perdue ». Mais cela signifie seulement que la réalisation /ʃ/ est chaque fois plus fréquente, et non que l'on parvient à /ʃ/ au moyen d'un passage insensible d'un ʒ sonore à un ʒ moins sonore, etc. Le fait que s'observent également des formes de sonorité réduite de /ʒ/ n'implique en aucune façon qu'elles aient surgi « de façon graduelle et insensible » dans l'activité de parler de ceux qui les emploient. La « gradualité » appartient à la *généralisation* et non à l'*apparition* du moyen phonétique considéré (en tant qu'*innovation* et *adoption*). Et il ne pourrait en être autrement, puisque les

<sup>2</sup> Art. cit., p. 30.

innovations et les adoptions phonétiques, en tant qu'actes ponctuels, ne peuvent posséder de gradualité physiologique (cf. III, n. 53)<sup>2 bis</sup>.

2. 1. Les difficultés inhérentes aux problèmes de ce troisième type constituent probablement – jointes à la formulation vicieuse de toute la problématique du changement – l'une des raisons pour lesquelles on en est arrivé à dire que 'les « causes » des changements linguistiques sont inconnues'<sup>3</sup>. En réalité, en un sens, et dans le sens le plus général, les dites « causes » ne sont pas inconnues, mais, au contraire, parfaitement connues et quotidiennement observables, puisqu'elles coïncident avec les conditions mêmes de l'activité de parler et appartiennent à l'expérience courante de tout individu parlant. En un autre sens – en tant que déterminations culturelles et fonctionnelles –, les « causes » des changements sont déductibles des conditions générales de la « langue » et peuvent, en bonne part, être recherchées pour toute langue historique suffisamment documentée.

2. 2. 1. Ce qui se produit, c'est qu'à ce propos également l'on confond le *changement* avec l'*innovation*. Or, les types d'innovation sont connus *en général*, mais l'*innovation initiale spécifique* ne peut être davantage établie que de façon hypothétique pour chaque changement en particulier. Linguistiquement, nous observons ordinairement l'innovation lorsqu'elle a déjà été adoptée par différents individus et qu'elle est devenue « changement » et, sauf pour certains cas lexicaux ou pour quelque autre cas documenté (cf. III, n. 36)<sup>4</sup>, il apparaît impossible de parvenir jusqu'à l'individu innovateur et jusqu'au moment même de l'innovation. Il est relativement facile de découvrir l'« origine » d'un moyen technique dans la peinture, d'établir avec quel peintre et même avec quel tableau il a commencé, parce que les peintres sont peu nombreux et les tableaux sont également dénombrables ; mais nous ne pouvons pas établir avec quel individu et dans quel acte linguistique a commencé, par exemple, un moyen phonétique déterminé, parce que tous les hommes parlent et les actes linguistiques sont empiriquement indénombrables<sup>5</sup>. C'est en ce seul sens que peut être acceptée l'affirmation de Saussure selon laquelle les « causes » de l'« altération » linguistique ne sont pas « à la portée de l'observateur »<sup>6</sup> : non les « causes » de l'« altération » en général (qui, en outre, n'est pas « altération »), mais de telle « altération » (innovation initiale) déterminée. Mais, dans le même sens, nous ignorons également qui

<sup>2 bis</sup> Pour ce qui concerne le changement phonématique, cf. R. JAKOBSON, *Actes du quatrième Congrès International de Linguistes*, Copenhague 1938, p. 126 : « Jede Entstehung oder Aufhebung eines distinktiven Wertes ist sprunghaft, denn entweder ist der Wert vorhanden oder nicht, tertium non datur » ; et J. LAZICZIUS, *ibid.*, p. 127 : « Der Lautwandel kann wohl stufenweise, allmählich erfolgen, das gebe ich gerne zu, der Phonemwandel ist immer ein sprunghafter, aus dem einfachen Grunde, weil es Übergangssphoneme nicht gibt ». Mais la même chose vaut pour les variantes de réalisation adoptées comme telles : ce qui est adopté est toujours un moyen de réalisation et, à ce propos, il n'y a pas de différence entre moyens distinctifs et non distinctifs. Pour cela, la notion de « stufenweise » ne peut correspondre qu'à une ordination extérieure des variantes observées ou observables, qui ne dit rien à propos de leur ordre génétique.

<sup>3</sup> Ainsi, par exemple, par rapport aux changements phonétiques, L. BLOOMFIELD, *Language*, New York 1933, p. 385. Voir également A. GRIERA, *Atlas lingüístic de Catalunya, Introducció*, p. 2 : « Els mots, les formes i els sons característics dels parlars d'avui desapareixeran, dins uns anys, per raons que nosaltres desconeixem ».

<sup>4</sup> De tels cas, pour être relativement peu nombreux, ne laissent pas d'être hautement significatifs. Cf. B. MIGLIORINI, *The Contribution of the Individual to Language*, Oxford 1952.

<sup>5</sup> Cependant, des adoptions parfaitement analogues à celles qui constituent la forme primaire du changement linguistique sont observées sans difficulté dans l'histoire individuelle de tout enfant qui apprend une langue (et, en général, dans l'apprentissage des langues). De la même façon, dans la petite « langue » de chaque famille sont couramment employées des formes spécifiques dont les membres de la famille connaissent l'« origine ».

<sup>6</sup> *CLG*, p. 111. Mais il n'est pas certain qu'il s'agisse de la « loi universelle » selon laquelle « le temps altère toute chose ». Il n'existe pas de telle loi. Le temps en tant que tel est une forme d'intuition du réel et n'altère rien par lui-même.

régnait en Chine en 753 si nous ne disposons pas d'une source qui nous l'indique, et même en connaissant en général les « causes » des guerres, nous n'en connaissons pas davantage les causes de la guerre du Péloponnèse, si nous ne les recherchons pas, puisque le savoir universel et le savoir général ne peuvent se substituer à la documentation historique particulière. Avec cette différence que, par rapport aux faits strictement particuliers de l'histoire linguistique, la documentation est beaucoup plus difficile et incertaine que dans d'autres domaines, et dans la grande majorité des cas, elle nous fait totalement défaut.

2. 2. 2. En effet, pour ce qui concerne l'origine première de chaque changement linguistique et la nature des innovations initiales, nous ne pouvons le plus souvent qu'avancer des hypothèses, plus ou moins plausibles. Ainsi, dans le cas des nominatifs pluriels en *-as* qui se sont diffusés dans le latin dit « vulgaire », trois solutions distinctes peuvent être présentées (dans leur ordre progressif de probabilité). Il pourrait s'agir : a) de la revitalisation d'un moyen archaïque, c'est-à-dire d'un phénomène de *sélection* ; b) de l'uniformisation avec les nominatifs pluriels identiques aux accusatifs (*-es / -es ; -us / -us*), c'est-à-dire d'un phénomène d'« analogie » ou, mieux, de *création systématique* ; c) de l'extension d'un moyen grammatical italien, ou encore, d'un *emprunt grammatical*<sup>7</sup>. Par rapport à la palatalisation des vélaires latines devant *e, i*, nous pouvons dire que les palatales ont pu surgir parce que le système phonologique latin présentait une zone libre dans l'ordre palatal et que ce changement, comme de nombreux autres, a pu être diffusé et généralisé en raison de la décadence de la culture latine et dans le relâchement consécutif de la norme linguistique romaine. Mais, pour ce qui a trait à la nature de l'innovation ou des innovations initiales, diverses solutions peuvent également, dans ce cas, être présentées. Ainsi, il pourrait s'agir d'une altération physiologique (combinatoire), quoique cela soit le moins probable. D'autre part, la présence de *ke, ki* dans les vocatifs (*Marce*), dans les diminutifs (*ocelli*) et dans les termes affectifs (*cicaro*), engage à ne pas exclure la possibilité d'une altération affective ou « expressive » ; quoique le plus probable soit qu'il s'agisse d'un phénomène osque<sup>8</sup>. Et puisqu'il n'est pas possible de remonter jusqu'au premier individu innovateur, on ne peut pas non plus exclure que, dans chacun des deux cas, deux des « raisons » indiquées (et même les trois) aient agi conjointement, dans la même innovation, ou séparément, dans différentes innovations matériellement analogues.

2. 2. 3. Mais, comme on l'a déjà indiqué (cf. III, 3.2.3.), la difficulté que nous avons à remonter dans chaque cas à l'individu innovateur et à l'innovation initiale, bien que normalement insurmontable, est une difficulté empirique, et non une difficulté théorique (rationnelle). Ce que nous ignorons ordinairement dans chaque cas est un *fait historique ponctuel*, et non une « raison » d'ordre général. Et le fait même de pouvoir avancer des hypothèses plus ou moins plausibles et, en partie, documentables, signifie que nous connaissons les « causes » générales des innovations. En effet, émettre des *hypothèses historiques* (d'explication individuelle) par rapport à des phénomènes dont l'explication générale n'est pas connue, serait simplement absurde.

2. 2. 4. Et naturellement, cette impossibilité empirique ne permet pas d'inférer que le changement ait pu commencer de quelque autre façon que par *un acte de création*

<sup>7</sup> Cf. B. GEROLA, *Il nominativo plurale in -ās nel latino e il plurale romanzo*, dans *Symbolae Philologicae Gotoburgenses* (= *Acta Universitatis Gotoburgensis*, LVI, 3), Gotenburg 1950, pp. 327-354.

<sup>8</sup> Cf. à ce propos, l'important article de V. PISANI, *Palatalizzazioni osche e latine*, « Archivio glottologico italiano », XXXIX, pp. 112-119. Mais l'exemple *Aiutor < Adiutor* (p. 115) – qui figure aussi parmi les exemples de A. BURGER, *Art. cit.*, p. 23 – ne paraît pas pertinent : il ne s'agit pas ici de *-dj-* mais de *d-j* (avec une coupe syllabique entre le *d* et le *j*) ; par conséquent, *Aiutor* peut s'expliquer par la simple chute de *d*, traité comme finale de *ad*. Pour ce qui concerne les différentes thèses à propos de la palatalisation des vélaires latines, cf. S. DA SILVA NETO, *Fontes do latim vulgar*<sup>3</sup>, Rio de Janeiro 1956, pp. 65-67, où sont également données de vastes indications bibliographiques.

*individuelle*. L'idée des créations « anonymes, collectives et impersonnelles » est une métaphore de quelques romantiques qui, malheureusement, a souvent été interprétée au sens propre, surtout par les dérivations mineures de l'idéologie romantique, et y compris par le positivisme. Ainsi, par exemple, Renan (qui, cependant, en étant philologue, s'est trouvé assez éloigné du positivisme physicien) affirmait que « les œuvres les plus sublimes sont celles que l'humanité a faites collectivement » et que « les génies ne sont que les rédacteurs des inspirations de la foule »<sup>9</sup>. Mais il serait bon de rappeler que le « romantique » Hegel (que Renan croyait suivre en cet aspect), rejetait la métaphore en soulignant explicitement – à propos des poèmes homériques – que, au sens propre, *seul l'individu crée*, bien qu'en tant que créateur il peut exprimer ce que le même Hegel appelait « l'esprit de tout un peuple »<sup>10</sup>. Or, le langage, en tant que création humaine, ne constitue aucune exception à ce sujet. *Toutes* les innovations linguistiques sont nécessairement individuelles<sup>11</sup>; mais les innovations qui sont adoptées et diffusées répondent, assurément, aux exigences expressives interindividuelles. Il est vrai que les créations linguistiques sont le plus souvent « anonymes », mais elles ne sont ni « impersonnelles », ni « collectives », puisque 'les enfants de pères inconnus ne sont pas, assurément, les enfants de quelque entité collective'<sup>12</sup>. Quant à la langue, on peut dire que c'est une création « collective », mais uniquement au sens où de nombreux individus ont reversé en elle leurs créations individuelles, et non au sens où une innovation quelconque pourrait surgir dès le commencement comme « collective » ou « générale ».

3. 1. D'autre part, du point de vue historique, postuler ou indiquer la nature des innovations initiales (altération, emprunt, création systématique, etc.), quoique cela soit important dans certains cas<sup>13</sup>, ne constitue pas en soi une explication des changements. Le problème historique du changement n'est pas d'établir *comment est apparu* (comment peut être apparu) un moyen linguistique déterminé, mais d'établir *comment il s'est constitué* et *comment il a pu se constituer* en tant que tradition, c'est-à-dire de quelle manière et dans quelles conditions culturelles et fonctionnelles il s'est inséré et a pu s'insérer au sein d'un système de moyens déjà traditionnels. Et, alors que l'innovation n'explique pas le changement, l'explication du changement peut aussi éclairer le caractère et la raison des innovations initiales.

3. 2. 1. Ainsi, dans le cas de l'assourdissement du castillan /z/ au Siècle d'Or, nous pouvons établir que ce changement doit avoir commencé dans une zone contiguë au Pays Basque. Par conséquent, les innovations initiales sont dues à une finalité communicative, au *parler comme l'autre* (cf. III, 2.3.3.), c'est-à-dire comme les Basques qui parlaient castillan<sup>14</sup> et assourdisaient le ž par un phénomène d'*adaptation* phonologique (cf. III, 3.2.3.). Mais le changement ž > ʒ a été possible en castillan parce qu'il n'a pas rencontré de « résistance »

<sup>9</sup> *L'avenir de la science. Pensées de 1848*<sup>24</sup>, Paris 1929, pp. 194-195.

<sup>10</sup> *Vorlesungen über die Aesthetik*, trad. fr. *Esthétique*, III, 2, Paris 1944, pp. 100-101.

<sup>11</sup> C'est pour cette raison qu'est un peu surprenant le titre (non le sens) de la publication de B. MIGLIORINI citée à la note 4 : il n'y a pas d'autres « contributions » à la langue que celle des individus.

<sup>12</sup> Cf. L. Stefanini, *Trattato di estetica*, I, p. 122.

<sup>13</sup> Ainsi, par exemple, dans le cas d'une large série d'emprunts qui peuvent révéler une coexistence de systèmes linguistiques, avec de vastes interférences. Mais cela se produit parce que, dans un tel cas, indiquer la nature des innovations implique une *explication culturelle* des changements correspondants. En revanche, il ne se produit pas la même chose lorsque l'on explique une innovation en tant qu'« altération », « analogie », « métathèse », etc., parce que dans ces cas, l'explication est abstraite et générique, et non historique : c'est une simple classification.

<sup>14</sup> On peut parler à ce propos d'une influence de l'« adstrat ». Mais il ne paraît pas opportun de parler de l'action d'un « ancien substrat cantabrique ». Il y aurait davantage lieu de penser aux Basques castillannisés à une époque récente, depuis le XIIIe siècle, et, surtout, depuis l'union entre la Castille et l'Aragon et l'annexion de la Navarre. D'une autre manière, on n'explique pas pourquoi le changement ne s'est pas produit avant.

dans le système. En effet, l'opposition  $\text{ʒ} / \text{ʃ}$  possédait un rendement fonctionnel très faible<sup>15</sup>, ce qui signifie que dans de nombreux vocables, la prononciation avec un  $\text{ʒ}$  ou avec un  $\text{ʃ}$  était un fait de « norme », mais apparaissait indifférente du point de vue « systématique » (distinctif). Par conséquent, la finalité communicative a coïncidé dans ce cas avec un « point faible » du système, et le changement a pu être accepté parce que, pratiquement, il n'affectait pas la fonctionnalité du système lui-même et, en outre, représentait une « économie » opportune dans l'inventaire phonématique de la langue<sup>16</sup>. Inversement, pour le changement  $\text{ʃ} > \text{x}$ , il faudrait postuler une finalité communicative d'un autre type : celle de parler *pour que l'autre comprenne*. Il faudrait penser, précisément, aux contacts idiomatiques avec des gens qui, dans leur propre activité de parler possédaient le  $\text{s}$  coronal ou pré-dorsal ( $\text{s}$ ), et pour lesquels entendre le  $\text{s}$  castillan, apico-alvéolaire ( $\text{ʃ}$ ), était comme entendre  $\text{/ʃ/}$ . Il est en effet connu qu'à l'époque à laquelle ils étaient pré-palataux, les phonèmes  $\text{/ʒ/}$  et  $\text{/ʃ/}$  (graphiquement :  $\text{g}$ ,  $\text{j}$ ,  $\text{x}$ ) étaient souvent confondus, respectivement, avec les  $\text{s}$  sonore et sourd ( $\text{z}$ ,  $\text{ʃ}$ ). Cela se déduit des nombreuses « erreurs » de graphie, comme *quijo*, *vigitar*, *relisión*, *colesio* (pour *quiso*, *visitar*, *religión*, *colegio*) et du fait que dans la même langue littéraire ont pu se fixer des formes initialement « erronées », comme *cosecha* et *tijera*<sup>17</sup>. Cela constituait donc également un « point faible » du système, mais en un sens exactement contraire au précédent : comme désajustement entre la nécessité distinctive et la norme de réalisation. La distinction entre  $\text{/ʃ/}$  et  $\text{/z/}$  était déjà phonologiquement importante et l'était devenue plus encore après que se fut produit l'assourdissement de  $\text{/ʒ/}$  et de  $\text{/z/}$  (cf. *justo-susto*, *ojo-oso*, *caja-casa*, *eje-ese*, *paja-pasa*, *coger-coser*, *jarro-sarro*, etc.) ; il était donc nécessaire de la maintenir et même de l'*accentuer* pour tous les individus écoutants qui interprétaient (« entendaient ») le  $\text{s}$  castillan ( $\text{ʃ}$ ) comme  $\text{ʃ}$ . Par conséquent, pour être distingué de  $\text{ʃ}$ ,  $\text{/ʃ/}$  est passé à une prononciation comme fricative palatale postérieure – quelque chose comme le  $\text{[ç]}$  du suédois *sjö* ou de l'allemand *ich*<sup>18</sup> – jusqu'à ce qu'il en arrive à être prononcé comme vélaire ( $\text{x}$ )<sup>19</sup> et, phonémiquement, est devenu le corrélat de  $\text{k}$  et  $\text{g}$ <sup>20</sup>. Et ces changements ne se sont pas produits seulement pour des raisons systématiques et indépendamment des raisons culturelles. Ils sont devenus nécessaires et se sont diffusés

<sup>15</sup> Les exemples tels que *fijo* / *fixo* sont peu nombreux et d'importance concrète douteuse (cf. III, 4.2.2.). En effet, à cette époque *fijo* était déjà *hijo*, alors que *fixo* a conservé le  $\text{f}$  jusqu'à aujourd'hui (*fijo*).

<sup>16</sup> Par rapport à d'autres confluences phonématiques, celle de  $\text{/ts/}$  et de  $\text{/dz/}$  (graphiquement :  $\text{ç}$  et  $\text{z}$ ), A. ALONSO, *De la pronunciación medieval a la moderna en español*, I, Madrid 1955, pp. 388, 390, observe que « la volonté de distinguer » les deux phonèmes en est arrivée à manquer chez les individus parlants. Effectivement, telle doit avoir été l'attitude des individus parlants. Mais c'était une attitude justifiée par un fait objectif : la faible utilité fonctionnelle de l'opposition. Une tentative très curieuse d'explication « structurale » de la disparition de la corrélation de sonorité en castillan est celle de G. F. CONTINI, « Nueva Revista de Filología Hispánica », V, pp. 173-182 ; cf. la critique de F. JUNGEMANN, *La teoría del sustrato y los dialectos hispano-romances y gascones*, Madrid 1956, pp. 332-333, assurément très dure, mais entièrement justifiée.

<sup>17</sup> Cf. A. ALONSO, *Trueques de sibilantes en antiguo español*, « Nueva Revista de Filología Hispánica », I, 1947, pp. 1-12 ; R. LAPESA, *Historia de la lengua española*<sup>3</sup>, Madrid 1955, p. 238.

<sup>18</sup> Ainsi convient-il d'interpréter le témoignage du grammairien anglais L. OWEN (1605) – cité par A. ALONSO, *De la pronunciación*, p. 404 – selon lequel le  $\text{x}$  castillan se prononçait « plus dans la gorge » que le *sh* anglais. Si  $\text{x}$  avait toujours été  $\text{[ʃ]}$ , Owen n'aurait pu indiquer aucune différence ; et s'il avait déjà été  $\text{[x]}$ , il n'aurait pu l'associer à l'anglais *sh*.

<sup>19</sup> Il n'est pas nécessaire – ni, généralement, opportun (cf. 1.3.3.) – de postuler, dans les changements phonétiques, de nombreuses étapes intermédiaires. Dans ce cas, il suffit d'une seule :  $\text{ʃ} - \text{ç} - \text{x}$ . En effet,  $\text{[ç]}$  peut correspondre phonémiquement aussi bien à  $\text{/ʃ/}$  que à  $\text{/x/}$  : il est connu que le *ch* de l'allemand *ich* est interprété (« entendu ») par certains étrangers comme un  $\text{ʃ}$  et par d'autres comme un  $\text{x}$ .

<sup>20</sup> Un tel fait peut avoir été favorisé par l'existence de paires lexicales comme *mago-maſia*, *teólogo-teoloſa* : en réalité,  $\text{ʃ}$  (dans la mesure où il procède de  $\text{g}$ ) est revenu à une corrélation antique.

justement au Siècle d'Or en raison des contacts chaque fois plus fréquents et plus intimes entre les castillans et les non-castillans, de la participation conjointe des populations castillanes, non-castillanes et castillannisées aux grandes entreprises de ce Siècle. Ils ont donc été un reflet de l'unification et de la centralisation politique, et, par conséquent, culturelle et linguistique.

3. 2. 2. Il convient, en passant, d'observer que – quand bien même il ne s'agirait pas d'une exigence théorique inéluctable<sup>21</sup> – le changement du castillan *f* en *x* suffirait à lui seul pour indiquer qu'une phonologie « substantialiste » (et qui considère en même temps le *système* et la *norme* de réalisation) peut rendre compte de la réalité d'une langue et de ses transformations. En effet, du point de vue systématique, il n'importe en rien que le castillan /s/ soit, phonétiquement, [s] ou [s̺]. Mais seul le fait qu'il est, précisément, [s̺], et non [s], explique la possibilité de sa confusion avec /f/ et la nécessité conséquente de modifier la réalisation de ce dernier phonème, jusqu'à parvenir à [x].

4. 1. Ce qui a été dit dans les paragraphes précédents – en particulier au paragraphe 2.2. – n'implique pas que le « changement » doive nécessairement être expliqué d'une autre manière que l'« innovation ». La distinction entre *innovation* et *changement* est méthodologiquement indispensable dans le cas des explications physiologiques (puisque le physiologique peut être un motif d'« innovation », mais il ne peut être un motif de « changement ») et, en général, lorsque l'on explique seulement la *possibilité* d'un changement (comme dans le cas des palatales du latin vulgaire). Mais elle peut être sous-entendue dans les explications fonctionnelles qui expliquent la *nécessité* du changement (comme dans le cas du castillan *f* > *x*). Ce qui est postulé, dans de tels cas, est que l'explication du changement coïncide avec l'explication des innovations originaires, c'est-à-dire que les « adoptions » successives qui ont constitué le « changement » sont dues à la même nécessité qui a motivé l'innovation ou les innovations initiales ; ou, en termes concrets, que les individus parlants « adopteurs » ont reconnu le moyen linguistique adopté comme correspondant à la même exigence expressive que celle qui a agi comme raison déterminante chez les individus parlants « innovateurs ». Et ce postulat conserve sa validité même lorsque l'on admet que la première innovation a pu être casuelle ou que, chez de nombreux individus parlants, l'adoption a été déterminée par une raison extrinsèque : par la simple adaptation à la façon de parler des autres. En effet, admettre le premier signifie seulement affirmer que la véritable innovation créatrice a été l'adoption qui a transformé une forme casuelle en un moyen linguistique nouveau, adéquat à une finalité expressive déterminée : et il a déjà été indiqué que le changement « dans la langue » ne commence pas proprement avec l'innovation, mais avec l'adoption (cf. III, 3.2.1.). Quant au second, il s'agit, en réalité, de quelque chose qui doit être sous-entendu pour n'importe quel changement linguistique et qui n'invalide pas les explications fondées sur le critère de la nécessité fonctionnelle. Une explication fonctionnelle prétend seulement qu'un moyen linguistique nouveau *existe* comme fait de langue parce que quelques ou plusieurs individus parlants l'ont reconnu comme idoine pour une certaine finalité expressive, mais on ne peut exclure que dans la *généralisation* du moyen considéré sont également intervenues des raisons d'uniformisation idiomatique, c'est-à-dire des raisons culturelles « extrinsèques ». Finalement, dans les explications de ce type – à la différence de ce qui se produit dans d'autres cas (cf. 2.2.2.) –, les hypothèses au sujet des innovations initiales sont mutuellement exclusives, puisqu'elles aspirent à expliquer les innovations en fonction des changements, et non l'inverse.

4. 2. 1. Tout cela peut être illustré par l'exemple du futur périphrastique du latin vulgaire et du roman. Le même exemple servira, en outre, pour mettre en évidence la différence entre les explications universelles et les explications historiques.

<sup>21</sup> Cf. cependant *Forma y sustancia*, en particulier p. 41 *et sq.*, et, ici même, VII, 2.3.

4. 2. 2. Du futur roman, ou, pour mieux dire, de la substitution du futur « synthétique » latin par des formes périphrastiques, ont été données, comme on le sait, deux explications typiques<sup>22</sup>. Il s'agit, dans les deux cas, d'explications « fonctionnelles », quoique de sens et de portée distincts<sup>23</sup>.

Suivant la première explication – qu'il convient d'appeler « morphologique » – le futur classique a été substitué par des formes périphrastiques en raison de l'hétérogénéité et des déficiences matérielles des formes synthétiques ; déficiences qui sont devenues intolérables surtout après certains changements phonétiques survenus dans le latin dit « vulgaire », et qui ont conduit à de gênantes homophonies entre *amabit* et *amavit*, *dices* et *dicis*, *dicet* et *dicit*, etc. (cf. IV, 4.5.5. et IV, n. 30). En d'autres termes, sans que n'intervienne aucune nécessité expressive nouvelle, les formes périphrastiques auraient été adoptées pour assumer la même fonction que celle que ne pouvaient déjà plus assumer de façon satisfaisante les formes synthétiques : la raison déterminante aurait été une simple *nécessité distinctive*<sup>24</sup>.

Suivant la seconde explication – qui peut être appelée « stylistique » ou « sémantique » – le futur périphrastique s'est imposé en raison de la prévalence d'une attitude mentale particulière, contraire à l'idée simplement « temporelle » du futur et favorable, en revanche, à d'autres valeurs, modales et affectives : la raison déterminante aurait ainsi été une *nécessité expressive* pour laquelle le futur synthétique du latin classique apparaissait inadéquat, non pas tant en raison de ses déficiences formelles que par son contenu sémantique même. Cette seconde explication est ordinairement attribuée (et parfois imputée) à Vossler. Mais la vérité est qu'elle a été également proposée ou soutenue – quoique avec des différences plus ou moins sensibles – par d'autres chercheurs, avant et après Vossler. Déjà, Meyer-Lübke signalait que « le roman a complètement oublié le futur latin, et assurément pas pour des raisons de formes ... mais parce que le mode de pensée populaire rapporte à l'actualité l'action future, ou, plus précisément, la conçoit comme quelque chose de désiré ou qu'il faut accomplir ; et elle dit ainsi : *volo, debeo, habeo cantare* »<sup>25</sup>. La même explication, élargie et fondée sur la distinction entre l'« intellectuel » et l'« affectif », a été soutenue par Ch. Bally<sup>26</sup>, et adoptée, pour l'essentiel, par L. Spitzer<sup>27</sup>. Avant Vossler E. Lerch interprétait déjà le futur roman comme « expression d'un devoir

<sup>22</sup> La bibliographie essentielle concernant ce thème peut être trouvée chez : V. BERTOLDI, *La parola quale mezzo d'espressione*, pp. 259-261, notes, et S. DA SILVA NETO, *História da língua portuguesa* (6), Rio de Janeiro 1954, p. 255 ; sur les traits latins et la progressive affirmation du nouveau tour roman, cf. en particulier G. ROHLFS, *Das romanische habeo-Futurum und Konditionalis*, « Archivum Romanicum », VI, 1922, pp. 105-154. Les paragraphes qui suivent ont fait la matière d'un article, *Sobre el futuro romance*, publié dans la « Revista Brasileira de Filologia », III, 1.

<sup>23</sup> On ne peut prendre en compte, en tant qu'explication, l'idée peu fondée d'A. DAUZAT, *Phonétique et grammaire historiques de la langue française*, Paris 1950, p. 144, selon laquelle, dans la rénovation du futur latin, aurait pu intervenir une influence germanique.

<sup>24</sup> Ou encore, du point de vue de la finalité, une *finalité communicative*. En effet, les distinctions matérielles sont indispensables surtout « pour l'individu écoutant » : l'individu parlant sait si, en prononçant une forme, il pense à un futur ou à un prétérit.

<sup>25</sup> *Einführung in das Studium der romanischen Sprachwissenschaft*, traduction espagnole de la seconde édition allemande, *Introducción al estudio de la lingüística romance*, Madrid 1914, p. 217.

<sup>26</sup> *Le Langage et la vie*, dans le livre homonyme, traduction espagnole *El lenguaje y la vida*<sup>2</sup>, Buenos Aires 1947, p. 66 : « (...) lors de sa création, le type *habeo* n'a nullement visé à rendre plus claire l'idée de futur, il a voulu rompre avec la forme purement intellectuelle et exprimer un élément subjectif impliqué dans l'idée de futur (devoir, obligation, nécessité) » [éd. fr. 1965 : 42 (NDT)] et p. 67 : « Les formes périphrastiques du futur proviennent d'une conception subjective de l'avenir, que nous imaginons surtout comme la portion de temps réservée à nos désirs, à nos craintes, à nos résolutions et à nos devoirs » [*Ibid.* : 43 (NDT)]. La première édition française de l'essai de Bally fut publiée en 1913.

<sup>27</sup> *Über das Futurum cantare habeo* (1916), reproduit dans *Aufsätze zur romanischen Syntax und Stilistik*, Halle 1918, pp. 173-180 (en particulier, pp. 176-179).

moral »<sup>28</sup>. Et, après Vossler, les explications clairement « stylistiques » de ce même futur ont été formulées par A. Meillet<sup>29</sup> et par H. F. Muller<sup>29 bis</sup>. Il est cependant certain qu'entre toutes les explications sémantico-stylistiques, celle de Vossler<sup>30</sup> se présente comme la plus péremptoire et la plus caractéristique ; d'autre part, c'est la seule à ne pas se contenter de signaler la 'faible expressivité' du futur latin, mais à affirmer de façon tranchante que, dans le latin dit « vulgaire », « tout le concept temporel de futur était affaibli et se dissipait ». En effet, dit Vossler, le futur 'n'est jamais très courant dans le bas peuple. Dans la langue populaire, le concept de futur est négligé, ou il est maltraité et obscurci de quelque manière, puisque l'homme commun adopte face aux choses futures une attitude de volonté, de désir, d'espérance ou de crainte bien plus que de contemplation, de connaissance ou de savoir. Il faut une conscience toujours vigilante, une disposition philosophique et une habitude de penser, pour ne pas laisser l'idée temporelle de futur s'égarer dans les domaines modaux de la crainte, de l'espérance, du désir et de l'incertitude'. Ces conditions auraient fait défaut aux grandes masses du peuple romain. De cette manière, « en écartant si fortement le sens du latin vulgaire du futur vers la direction pratique des diverses significations modales, les anciennes formes synthétiques sont devenues superflues, puisqu'il existait, pour ces significations, d'autres moyens expressifs plus appropriés'<sup>31</sup>, qui ne se seraient « grammaticalisés » que plus tard, en partie, en tant que nouvelles formes de futur, comme cela s'est produit avec la construction inf. + *habere* dans la majorité des romans, avec la construction inf. + *debere* en sarde, et avec la construction inf. + *velle* (latin vulgaire *volere*) en roumain.

4. 2. 3. À première vue, ces deux explications, la morphologique et la sémantico-stylistique, paraissent également plausibles, et pourraient même être acceptées comme complémentaires, puisqu'elles n'expliquent pas proprement « la même chose » : la première essaye de motiver la rénovation des *formes* de futur en tant que telles, tandis que la seconde veut justifier le nouveau *contenu sémantique* correspondant aux formes du latin vulgaire. Examinées de plus près, cependant, elles apparaissent toutes deux insuffisantes et fragiles.

<sup>28</sup> *Die Verwendung des romanischen Futurums als Ausdruck eines sittlichen Sollens*, Leipzig 1919.

<sup>29</sup> *Esquisse d'une histoire de la langue latine* (1928), 5<sup>e</sup> éd., Paris 1948, pp. 262-263 : « Un procès passé est un fait, dont on parle objectivement ; un procès à venir est attendu, espéré ou redouté ; on ne peut guère parler de l'avenir sans faire intervenir quelque nuance affective... Souvent ambigu, toujours trop peu expressif pour une langue populaire, le futur que le latin s'était donné est sorti de l'usage. Il a été remplacé par des tours qui existaient dès le latin classique, mais avec les nuances de sens qu'indiquent les mots composants : *facere habeo*, *facere uolo*, etc. ».

<sup>29 bis</sup> *L'époque mérovingienne*, New York 1945, pp. 188-191.

<sup>30</sup> Formulée dans *Neue Denkformen im Vulgärlatein*, essai d'abord publié dans *Hauptfragen der Romanistik. Festschrift für Philipp August Becker*, Heidelberg 1922, pp. 170-191, et ensuite inclus par Vossler dans son ouvrage *Geist und Kultur in der Sprache*, Heidelberg 1925, pp. 56-83. L'explication du futur roman peut être lue aux pages 178-179 des *Hauptfragen* et aux pages 67-68 de *Geist und Kultur*. En outre, la même explication a été reproduite par H. SCHMECK dans son édition de K. VOSSLER, *Einführung ins Vulgärlatein*, München [1958], pp. 115-117.

<sup>31</sup> La traduction n'est pas entièrement littérale. Le texte original dit : « Aber der ganze Zeitbegriff des Futurums war schwach und ging in die Brüche. Er ist dem niederen Volk wohl kaum in einer Sprache sonderlich geläufig. Wie der Prophet im eigenen Lande, so wird in der Volkssprache der Zukunftsbegriff zumeist vernachlässigt oder irgendwie misshandelt und getrübt. Denn immer steht der gemeine Mann den kommenden Dingen eher wollend, wünschend, hoffend und fürchtend als rein beschaulich, erkennend oder gar wissend gegenüber... Es bedarf einer fortwährenden Selbstbesinnung und Hemmung, kurz einer philosophischen Gemütsart und Denkgewohnheit, wenn der temporale Zukunftsblick nicht abirren soll in die modalen Bereiche der Furcht und Hoffnung, des Wunsches und der Unsicherheit ... Nachdem nun die vulgärlateinische Futurbedeutung so stark in die praktische und gefühlsmässige Richtung des Sollens, Wollens, Wünschens, Heischens, Fürchtens usw. abgebogen war, wurden die alten Flexionsformen entbehrlich. Denn um die neue Meinung auszudrücken, gab es mehrere andere, frischere und stärkere Mittel » (*Hauptfragen*, p. 179).

4. 2. 4. Considérons d'abord l'explication sémantico-stylistique dans sa formulation extrême, que lui a donnée Vossler. À cette explication, A. Pagliaro oppose une objection fondamentale : il n'est pas convenable de supposer un « évanouissement » de la catégorie temporelle du futur, « puisque la catégorie qui est reconstituée au plan morphologique est, précisément, celle du futur, et non une autre quelconque »<sup>32</sup>. On ne peut en effet parler de faiblesse de la *catégorie* du futur, puisque, en un sens, la catégorie en tant que telle persiste, et seules se modifient sa *forme* d'expression et son *orientation* sémantique. D'autre part, le fait que le futur latin ait été matériellement refait n'indique pas sa faiblesse catégorielle, mais tout le contraire : cela indique l'intérêt qu'avaient les individus parlants à maintenir cette catégorie. Dans la langue, ce qui est réellement « affaibli » ne se refait en aucune façon, mais est abandonné. Fonctionnellement faibles étaient les *formes synthétiques* du futur classique, et elles ont en effet disparu. L'on peut certainement soutenir – comme le fait Vossler – qu'au début de leur diffusion, les formes périphrastiques n'étaient pas proprement des formes de futur, et que ce n'est que plus tard qu'elles en sont arrivées à se « grammaticaliser » comme telles. Mais – si elles n'étaient pas des formes de futur – comment expliquer qu'elles soient parvenues à le devenir ? Quelle relation a pu être établie entre ces formes et une idée temporelle à laquelle elles ne correspondaient pas ? En d'autres termes : comment pourrait être expliquée leur « grammaticalisation » précisément pour une catégorie supposée « évanouie » ?<sup>33</sup> Le fait est que, déjà en parlant de ces formes en relation avec le futur classique, on admet implicitement la continuité fonctionnelle entre *amabo* et *amare habeo*<sup>34</sup>.

À cette première objection, il est possible d'en ajouter diverses autres. Il convient ainsi de se demander s'il y a quelque raison pour attribuer « une conscience toujours vigilante » et une « disposition philosophique » particulière à tous ces romains qui ont maintenu des siècles durant les formes synthétiques – et, avec elles, l'idée « temporelle » du futur –, puisqu'il ne fait aucun doute qu'il y eut une époque à laquelle ces formes étaient parfaitement « populaires » et, bien plus, qu'elles ont surgi parmi ces mêmes petites gens qui, par définition, seraient incapables de maintenir l'idée susdite ; le futur dénommé « classique » n'a assurément pas été une création savante. En second lieu, du point de vue formel, l'explication de Vossler constitue un cercle vicieux : sa *neue Denkform*, bien plus que d'être ce qui *explique*, est ce qui *se déduit* de la rénovation du futur latin. Cela n'est pas

<sup>32</sup> *Logica e grammatica*, p. 20, n. 1. Apparemment, le point de vue de Pagliaro est encore plus radical, puisqu'il exclut qu'il puisse s'agir d'une nouvelle attitude mentale par rapport à la catégorie temporelle du futur. Mais l'expression ne doit pas correspondre exactement à la pensée de l'auteur, puisque est admise, dans la même note, la légitimité du problème d'une nouvelle attitude mentale pour ce qui concerne l'idée de nécessité morale inhérente au futur périphrastique du latin vulgaire.

<sup>33</sup> En outre, l'expression « grammaticalisation » est impropre (correspondant à une équivoque que partagent Vossler, Bally et d'autres chercheurs), puisque tous les moyens linguistiques sont « grammaticaux » lorsqu'ils sont considérés du point de vue de la grammaire. L'opposition effective s'établit entre la perspective grammaticale et la perspective stylistique, et non entre des moyens en eux-mêmes « grammaticaux » et des moyens en eux-mêmes « stylistiques ».

<sup>34</sup> A. PAGLIARO, *Logica e grammatica*, pp. 19-20, observe, justement, qu'il n'y a pas de « solution de continuité » (du point de vue catégoriel) entre le futur synthétique et le futur périphrastique. J. MATTOSO CAMARA, *Uma forma verbal*, p. 33, considère également la rénovation du futur latin comme un fait d'« évolution morphologique » bien plus que comme un fait d'« évolution d'ordre catégoriel », et il poursuit, (à propos du roman) : « As condições do seu emprego continuaram a rigor análogas às do futuro latino clássico, cujo lugar tomaram ». En un sens, cela est certain mais ne peut être accepté sans restrictions. D'un côté – comme il est facile de le voir en comparant les emplois de formes verbales appartenant à deux systèmes distincts, l'un temporel et l'autre aspectuel – l'analogie d'emploi n'est pas la garantie d'une complète identité catégorielle : une valeur sémantique ne peut être déterminée de façon satisfaisante qu'en relation avec tout le système des moyens significatifs de la langue considérée. Et, sous cet aspect, *amare habeo* présente une nuance qui n'apparaît pas dans *amabo*. D'un autre côté, *amare habeo* ne s'est pas uniquement substitué à la forme *amabo*, mais également aux constructions comme *mihi amandum est* et *amaturus sum*, disparues pour d'autres raisons.

important pour l'essentiel (puisque'il s'agit d'une intuition, et non d'une démonstration), mais, formellement, il serait bon de trouver d'autres indices, autant que possible extralinguistiques, de cette attitude mentale qui est considérée comme déterminante du changement. D'une autre façon, elle est identifiée avec ce que signifient les nouvelles formes, et l'*explication* du futur roman est réduite à la simple *observation* de sa signification originare. Il n'est pas non plus utile d'indiquer, à ce propos, qu'il s'agit d'une attitude universelle, puisque, d'un côté, cela se trouve en contradiction avec l'affirmation qu'il s'agirait d'une *neue Denkform* particulière du latin vulgaire, et, d'un autre côté, la rénovation du futur latin, en tant que fait historique, doit être expliquée de façon historique, et non pas de façon universelle. Cette ultime objection affecte toutes les explications sémantico-stylistiques du futur roman, lesquelles, précisément, pour être générales, ne sont pas historiques.

4. 2. 5. En revanche, la déficience distinctive des formes du futur classique est une circonstance historique documentée. Pour cette raison, justement, Pagliaro incline pour l'explication morphologique, bien qu'il ne la considère pas comme entièrement suffisante<sup>35</sup> ; en effet, il observe que – 'étant indubitable qu'une notion de nécessité ou de convenance soit inhérente à la forme périphrastique' – « la questione dal punto di vista delle forme del pensiero è, se mai, quella del perché nel latino volgare la nozione del futuro prende soprattutto l'aspetto della necessità, specialmente di ordine morale »<sup>36</sup>. Mais, si la question qu'il faut éclaircir est celle-ci, l'explication morphologique apparaît évidemment insatisfaisante : elle peut expliquer la nécessité que soit substitué le futur synthétique, mais non sa substitution par certaines formes et non par d'autres<sup>37</sup>. Ou, dit d'une autre manière, s'il est certain que les formes périphrastiques se sont substituées au futur synthétique du latin classique et qu'en un sens, il y a une continuité de cette catégorie, il est également certain que la catégorie même présente, dans le latin dit « vulgaire », une nouvelle orientation et que ce fait ne peut être expliqué morphologiquement : entre le futur synthétique et le futur périphrastique, il y a *continuité* et, en même temps, *déviaton*

<sup>35</sup> L'explication morphologique est considérée sans plus comme suffisante par W. VON WARTBURG, *Problemas y métodos*, p. 163 : « Les changements phonétiques ont aussi été cause de la substitution du futur latin dans les langues romanes par un regroupement syntaxique de termes, lequel, avec le temps, en est venu à être, une nouvelle fois, une formule simple ». La même position est adoptée par B. E. VIDOS, *Handboek*, p. 185, qui, quelques pages plus loin (p. 192), désigne l'explication de Vossler comme le fruit d'une erreur méthodologique. Cette erreur consisterait à s'occuper trop peu des faits « linguistiques » (entendus, probablement, comme faits matériels). Mais la vérité est que Vossler s'occupe des « faits linguistiques » (et l'on peut même aller jusqu'à lui faire le reproche de considérer l'explication des « faits » comme immanentes aux faits mêmes ; cf. 4.2.4.) ; sauf qu'il le fait du côté de la *valeur sémantique*. S'en tenir au matériel ne signifie pas, comme on le pense souvent, s'en tenir « aux faits » sans plus ; au contraire, dans de nombreux cas, cela signifie demeurer hors des faits linguistiquement déterminants. En appui de sa position, Vidos cite deux fois Pagliaro, sans indiquer les réserves que maintient ce chercheur (cf. n. 32). En revanche, C. H. GRANDGENT, *Introducción*, p. 99, avait des doutes quant au caractère suffisant de l'explication morphologique, et, après avoir indiqué les déficiences matérielles du futur synthétique et le fait que « la forme en -bo... n'était indigène qu'à Rome et dans les régions immédiatement voisines », il a cependant ressenti la nécessité d'évoquer « d'autres causes » possibles. L'explication morphologique serait suffisante si elle pouvait expliquer aussi les nouvelles formes du latin vulgaire, ou si celles-ci assumaient la même fonction que les formes substituées, comme dans le cas de *bigey* – évoqué par Pagliaro et Vidos – dont la valeur est analogue au sens objectif (bien que pas au sens subjectif) à celle de l'élément substitué *gat*. Mais cela n'est pas le cas de la rénovation du futur latin, lequel, certainement, se « refait » en tant que catégorie, mais non avec le même sens : le futur périphrastique du latin vulgaire est *un futur*, comme le futur synthétique du latin classique, mais, en même temps, c'est un *autre futur*.

<sup>36</sup> *Logica e grammatica*, note citée.

<sup>37</sup> Observons que, en général, pour tout changement qui ne soit pas seulement *disparition* ou *apparition* d'un moyen linguistique, mais *substitution* d'un moyen par un autre, deux faits doivent être expliqués : l'élimination de l'ancien moyen et sa substitution précisément par tel moyen nouveau et non par un autre quelconque.

fonctionnelle, et toute explication qui ne s'en tient qu'à la continuité n'explique pas la déviation (cf. n. 35). Or, Vossler essaye précisément d'expliquer la déviation fonctionnelle du futur latin. En réalité, il n'ignore pas les déficiences matérielles du futur synthétique. Au contraire, il signale explicitement quelques-unes d'entre elles (l'hétérogénéité des deux paradigmes et les ressemblances phonétiques entre *amabit* et *amavit*, *amabunt* et *amabant*, et entre *leges*, *leget* et le présent du subjonctif de la première conjugaison). Sauf qu'il ne les considère pas comme déterminantes, puisqu'il pense, avec raison, que ces déficiences matérielles – s'il avait été question d'essayer de maintenir *le même futur*, du point de vue de la valeur sémantique – auraient pu être dépassées de n'importe quelle autre manière, par exemple au moyen de simples formations analogiques<sup>38</sup>.

Il est clair que l'on peut soutenir que les formes synthétiques ont été substituées par les périphrases en *habeo*, *volo*, etc., pour la simple raison que celles-ci se trouvaient à la disposition des individus parlants, ou encore, qu'il s'agit d'un simple phénomène de « sélection » entre des moyens formels déjà existants en latin classique même<sup>39</sup>. Cette observation est certaine, mais, en plus d'être tautologique<sup>40</sup>, elle se rapporte au « comment » et non au « pourquoi » du changement ou de son sens<sup>41</sup> : le « pourquoi », la raison du changement, devrait continuer d'être la nécessité distinctive déjà signalée. Mais à cette raison – qui, en dépit de toutes les réserves, pourrait encore être admise pour le latin en particulier – s'oppose un fait essentiel : le futur périphrastique d'orientation modale ou aspectuelle n'est pas spécifique au latin vulgaire. Dans de nombreuses autres langues, la catégorie du futur s'exprime au moyen de périphrases de formation plus ou moins récente et de valeur clairement modale, « jussive » ou ingressive (« imminente »)<sup>42</sup>. Bien plus : les formes mêmes du latin classique ont été modales et ingressesives avant d'être purement « temporelles »<sup>43</sup>. Et dans de nombreuses langues, y compris dans les langues romanes, les mêmes formes périphrastiques – agglutinées ou non, mais, de toute façon, déjà « temporalisées » – en sont souvent venues à « être substituées » par les formes de présent ou par de nouvelles périphrases modales, jussives ou ingressesives, comme l'espagnol *he de*

<sup>38</sup> *Hauptfragen*, pp. 178-179. Cf. également V. BERTOLDI, *La parola quale mezzo d'espressione*, pp. 260-261 (qui n'indique les déficiences matérielles du futur classique qu'au titre de « facteur concomitant » et accepte ensuite l'explication de Vossler en la combinant avec celle de Meillet), et A. BURGER, *Sur le passage du système des temps et des aspects de l'indicatif, du latin au roman commun*, Cahiers Ferdinand de Saussure, VIII, 1949, pp. 32-33, qui considère le nouveau futur comme mieux adapté au système des temps du « roman commun », qui aurait requis un futur « prospectif ». L'explication « systématique » de Burger est ingénieuse, mais elle ne laisse pas d'être douteuse. En effet, Burger considère, de façon étrange, le futur latin comme « parallèle » et « non achevé » et n'indique pas que le nouveau futur correspond, à ses débuts, bien plus à un *présent prospectif*.

<sup>39</sup> C'est là ce que soutient B. E. VIDOS, *Handboek*, pp. citées.

<sup>40</sup> En général, dire d'un changement qu'il s'est produit par « sélection » signifie seulement le classifier, et non l'expliquer. Et, dans ce cas précis, cela revient à observer ce que l'on sait déjà et que personne ne nie, c'est-à-dire que certaines formes latines ont été substituées par d'autres formes appartenant également à la norme latine, et non par des emprunts, par exemple, ou par des créations *ad hoc*.

<sup>41</sup> Sauf si l'on pense que les formes synthétiques ont été substituées par les périphrastiques (de valeurs diverses) faute d'autres formes plus appropriées, c'est-à-dire par simple paresse intellectuelle des individus parlants. C'est ce que paraît admettre W. VON WARTBURG, *Problemas*, p. 163 : « Lorsque l'utilisation des formes de l'ancien futur pouvait entraîner des confusions, on préférait l'imprécision modale au risque que la phrase fût mal comprise ».

<sup>42</sup> Un futur périphrastique analogue à celui du latin vulgaire et du roman se rencontre dans diverses langues germaniques, en grec moderne, en bulgare, en albanais, en serbo-croate, en persan, etc., dans la plupart des cas avec des « auxiliaires » qui correspondent à *velle* (ou, plus rarement, à *debere*). Cf. L. SPITZER, *Art. cit.*, p. 176-177 ; K. SANDFELD, *Linguistique balkanique. Problèmes et résultats*, Paris 1930, p. 181 ; L. H. GRAY, *Foundations of Language*, New York 1939, pp. 20-21.

<sup>43</sup> Cf. L. SPITZER, *Art. cit.*, p. 177 ; A. MEILLET, *Esquisse*, p. 262 ; L. H. GRAY, *Foundations*, p. 20.

*hacer, voy a ir, français j'ai à faire, je vais faire, suédois jag kommer att göra, etc.*<sup>44</sup>. Or, on ne peut raisonnablement soutenir que toutes ces substitutions, qui se réalisent *dans le même sens*, sont dues à des déficiences formelles, c'est-à-dire à une simple nécessité distinctive, puisque il est évident, dans la majorité des cas, que ces déficiences n'existent pas. Et si l'on reconnaît cela, on n'a pas non plus de raison de supposer que le latin constituerait l'unique exception ou d'attribuer le sens modal et aspectuel du futur du latin vulgaire à un simple hasard. Il faut donc revenir à l'explication « sémantico-stylistique », non pas tant pour l'accepter sans discussion que pour la réviser et la corriger.

4. 2. 6. Il est avant tout nécessaire d'observer que les faits qui doivent être expliqués sont au nombre de trois : a) l'instabilité générale des *formes* du futur (non de la *catégorie* du futur) ; b) la rénovation périodique du futur au moyen de formes qui, à l'origine, possèdent une valeur modale ou aspectuelle et qui en arrivent, à leur tour, à « être temporalisées » ; c) la rénovation du futur latin en un moment historique déterminé.

Les deux premiers faits ne sont pas propres à *une* langue ou à *un* moment historique en particulier et requièrent par conséquent une explication de caractère « universel ». À ce propos, A. Pagliaro observe que 'la catégorie du futur est fragile surtout parce qu'interfèrent en elle les catégories modales de l'optatif et du potentiel'<sup>45</sup>. Mais cela n'est pas proprement une « faiblesse », seulement une caractéristique du futur ; en outre, la « faiblesse » pourrait expliquer la rénovation du futur au moyen de formes modales, mais non la « re-temporalisation » de ces dernières. La substitution continue des formes du futur ne peut pas non plus être expliquée au moyen de la dite « usure expressive », parce que l'« usure » est, précisément, ce qu'il faut expliquer : on n'explique absolument rien lorsque l'on affirme que les formes du futur se sont rénovées parce qu'elles « se sont grammaticalisées », puisque cela, dans le meilleur des cas (mais cf. n. 33), est une simple observation qui ne peut rendre compte du sens dans lequel se refait ordinairement le futur. De la même façon, on en dit bien peu lorsque la rénovation du futur est expliquée par l'opposition entre la parole « savante » et la parole « populaire », puisqu'il n'y a aucune raison de supposer que la parole « populaire » (entendue de façon générale comme la parole des groupes moins cultivés d'une communauté linguistique) soit moins modale et aspectuelle que la « non populaire ». Si, en revanche, on entend par « parole populaire » n'importe quelle façon de parler (ou n'importe quel moment linguistique) caractérisée par la marque d'une spontanéité expressive, alors la même explication équivaut à simplement observer que la rénovation du futur (en tant qu'« innovation ») se trouve dans des façons de parler et dans des moments linguistiques par excellence « innovateurs ». En outre, il n'est en aucune façon nécessaire de recourir à ces concepts sur un plan sur lequel il ne s'agit pas d'établir *où* commence le phénomène et quelle est la *direction de sa diffusion*, mais de rechercher sa *raison universelle*, puisque ce à quoi l'on parvient avec cela est uniquement de déplacer le problème. En effet, du point de vue universel, l'opposition à laquelle on se rapporte n'existe pas entre différents moyens de l'activité de parler, mais appartient à la catégorie même du futur. Ce qui est universellement observé est une *duplicité* du futur, qui oscille entre deux pôles : celui que l'on indique ordinairement comme « purement temporel » et le « modal » (auquel correspondent également les formes aspectuelles). Les formes « temporelles » sont substituées par des formes « modales » et celles-ci, à leur tour, se « temporalisent ».

Cela a bien été vu par L. Spitzer, qui est, selon nous, le chercheur qui a pénétré le plus profondément le problème universel du futur, bien qu'il ne soit pas parvenu à une solution entièrement satisfaisante. Spitzer observe avec acuité qu'il faut expliquer aussi bien l'apparition des formes « modales » que leur « temporalisation », qui est également une rénovation du futur. Le fait à éclairer est le suivant : « es scheint, dass die menschliche Sprache überhaupt periodisch abwechselnde Zerstörung and Aufbau des Futurs sich zum

<sup>44</sup> Cf. Ch. BALLY, *El lenguaje y la vida*, p. 67 [éd. fr. 1965 : 43 (NDT)] ; L. SPITZER, *Art. cit.*, p. 176 ; A. MEILLET, *Esquisse*, p. 262. Voir aussi la note ajoutée par D. ALONSO dans W. VON WARTBURG, *Problemas*, p. 165.

<sup>45</sup> *Logica e grammatica*, note citée.

Prinzip gemacht hätte »<sup>46</sup>. Selon Spitzer, elle serait dû à l'« éternel *Zwiespalt* » entre la *logique* et l'*affectif*<sup>47</sup> : d'un côté, l'individu parlant adopte une attitude subjective face au futur et exprime cette catégorie au moyen de formes « modales » parce que l'affectivité le requiert ainsi ; d'un autre côté, ces formes se « grammaticalisent » et deviennent « temporelles » parce que la logique le requiert ainsi<sup>48</sup>. Mais la distinction entre formes « affectives » et formes « logiques » dans le langage est inacceptable, comme est inacceptable toute opposition entre l'« intellectuel » et l'« affectif » (ou, pire, « expressif ») que l'on prétend établir sur le plan de la « langue » ou des moyens linguistiques en tant que tels<sup>49</sup>. Et le futur « modal » n'est pas plus affectif ou expressif que le futur « purement temporel », ni celui-ci plus « logique » que celui-là, mais les deux possèdent simplement des valeurs différentes, tant du point de vue affectif que du point de vue que l'on veut appeler « logique ». La distinction entre l'« affectivité » et la « logicité », dans le langage, ne peut être entendue que comme une distinction entre le *signifié subjectif* (manifestation d'une attitude de l'individu parlant) et le *signifié objectif* (« état de choses » qui est signifié). Mais, en ce sens, il s'agit de catégories sémantiques générales de l'activité concrète de parler, et non d'attributs exclusifs de telle ou telle forme linguistique, puisqu'on ne peut avoir une forme proprement linguistique qui n'implique pas, en même temps, une attitude de l'individu parlant et une référence objective<sup>50</sup>. La duplicité du futur implique, assurément, deux finalités expressives distinctes (aussi bien au sens subjectif qu'objectif), mais cela n'a rien à voir avec un degré plus ou moins grand d'expressivité ou de « logicité » (cf. n. 49). D'un autre point de vue, on pourrait soutenir que le « plus logique » est, précisément, le futur modal : en effet, une attitude de « connaissance » (*Erkennen*) face au futur (c'est-à-dire, face à ce qui n'est pas encore) – loin d'être « logique », comme le croit Spitzer, ou de révéler une « mentalité philosophique », comme le pensait Vossler – est rationnellement absurde, puisque le futur en tant que tel ne peut être objet de connaissance.

4. 2. 7. Pour une explication fondée de la duplicité du futur, il faut prendre un autre chemin. Il faut partir de la « coprésence » essentielle des moments du temps – principalement mise en évidence par le grand penseur italien P. Carabellese<sup>51</sup> et par M. Heidegger<sup>52</sup> –, ou, pour mieux dire, de la distinction entre le temps intérieurement « vécu », « coprésent » en ses trois dimensions, et le temps pensé comme succession extérieure, « espacé » ou « dispersé » en moments non simultanés. Carabellese souligne que, dans le

<sup>46</sup> *Art. cit.*, p. 176.

<sup>47</sup> *Ibid.* pp. 177-178.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 179 : « Der Mensch ist eben nicht imstande, das seiner Willenssphäre Entzogene, die Zukunft, objektiv, ohne affektische Beimischung zu sehen : diese affektische 'Zugabe' wird nun grammatikalisiert, wird zum zeitlichen Ausdruck – warum ? weil die Logik es erfordert ! »

<sup>49</sup> Cette prétention constitue l'équivoque fondamentale de la linguistique de Bally : l'expressivité d'une forme se mesure par rapport à une finalité expressive concrète, et il n'y a pas de raison pour affirmer qu'un moyen linguistique qui exprime adéquatement l'indifférence ou la certitude soit « moins expressif » qu'un autre, qui exprime – également de manière adéquate – le désir, la crainte, l'incertitude, etc. C'est cela même qui constitue le vice originaire de la dite « stylistique de la langue », qui essaye inutilement de délimiter son objet, par rapport à l'objet de la grammaire, sur le plan de la langue abstraite (cf. n. 33). Il n'existe pas un domaine « stylistique » (ou « expressif ») dans le cadre de la langue : du point de vue « expressif », tous les moyens linguistiques possèdent une « valeur expressive » ; et du point de vue erronément nommé « logique », tous possèdent une « valeur logique ». La *Critique de la Raison Pure* et la *Phénoménologie de l'Esprit* sont aussi des œuvres littérairement réussies parce que leur forme d'expression correspond, même au sens « subjectif », à leur finalité expressive, et elles ne le seraient pas si elles présentaient, par exemple, le style d'un roman policier. En revanche, une histoire de la philosophie comme celle de B. Russell dérange – entre autres choses plus graves – aussi par son style conservateur et journalistique.

<sup>50</sup> L'« affectivité » et la dite « logicité » linguistiques peuvent être étudiées séparément, puisqu'elles sont des variables autonomes (cf. II, 2.4.), mais elles n'existent pas séparément.

<sup>51</sup> *Critica del concreto*<sup>3</sup>, Florence 1948, pp. 26-31.

<sup>52</sup> *El Ser y el Tiempo*, § 65, en particulier pp. 376-377.

concret, le futur ne se trouve pas « après » et le passé « avant » le présent ; il s'agit de moments « coprésents », qui correspondent à des activités distinctes de la conscience : le passé correspond au « connaître », le présent au « sentir » et le futur au « vouloir » [au sens de *velle* ; et l'on pourrait ajouter que c'est également le moment du *posse* et du *debere*]<sup>53</sup>. Par conséquent, le futur concrètement vécu est nécessairement un temps « modal » : ce n'est pas qu'interfèrent en lui des significations modales. En second lieu, il faut tenir compte que, parmi les trois moments du temps, le futur est le temps propre de l'existence<sup>54</sup>. L'existence humaine est une permanente *anticipation* du futur, de ce qui n'est pas encore ; c'est un « tirer le futur vers le présent », en tant qu'intention, obligation ou possibilité ; et cette anticipation est ce qui, linguistiquement, est exprimée au moyen des formes modales, jussives et ingressives. D'autre part, la coprésence des moments du temps n'est pas un simple « fait », mais quelque chose qui « se fait », puisque l'être même de l'homme se manifeste en tant que *faire*, c'est-à-dire en tant qu'activité. Mais pour que le futur puisse constamment « s'anticiper », se faire « coprésent » avec les deux autres moments du temps, il est également nécessaire qu'il s'éloigne, qu'il soit projeté comme moment « extérieur » vers lequel tend l'existence<sup>55</sup> ; et ce qui est exprimé au moyen des formes qui, d'une manière impropre, ont été appelées « purement temporelles », c'est éloignement, cette « extériorité » du futur. Pour cela, il n'est pas surprenant que, dans de nombreuses langues, le futur soit matériellement « fragile » (instable) et soit exprimé par le présent ou soit périodiquement refait au moyen de formes de valeur modale, puisque le sens de l'existence, dans une plus ou moins grande mesure, est le propre de tous les hommes ; et il n'est pas surprenant que les formes modales « soit temporalisées », puisque la dispersion des moments du temps est le corollaire de leur « se faire coprésents ».

Ainsi donc, les explications « sémantico-stylistiques », en tant qu'elles sont présentées comme universelles, ne sont pas fausses, mais seulement partielles et insuffisamment fondées. Elles se fondent sur une intuition certaine, mais demeurent à la surface des choses ou se détournent vers des aspects secondaires ou dérivés, au lieu de pointer ce qui est essentiel, et qui est la conception même du temps.

4. 2. 8. Mais une explication universelle n'est pas en soi une explication historique. Pour expliquer pourquoi le futur latin a été remplacé par des formes modales à *une époque déterminée*, il ne suffit pas d'observer qu'il s'agit de quelque chose qui « se produit ordinairement » ou d'indiquer la raison universelle du phénomène. Il faut également expliquer pourquoi cette raison universelle (et permanente) est devenu opérante précisément à l'époque du dit latin vulgaire : c'est dire que la nécessité expressive universelle doit être justifiée en tant que nécessité historique. Assurément, les déficiences matérielles du futur classique exigeaient, à la même époque, sa réélaboration ; et la tendance générale à l'expression « analytique » favorisait sa substitution par des formes périphrastiques. Mais ces circonstances ne suffisent pas à expliquer la valeur du futur du latin vulgaire et sa coïncidence avec d'autres futurs « modaux », qui ne peut être une simple coïncidence. La circonstance historiquement déterminante fut, sans doute, le christianisme : un mouvement spirituel qui, entre autres choses, a éveillé et accentué le sens de l'existence

<sup>53</sup> *Op. cit.*, p. 26 : « Il concreto è il « fu » conosciuto ; l'« è », sentito ; il « sarà », voluto ; perché essere e coscienza sono insieme, anche nelle diverse loro attività » ; et p. 31 : « In quanto conoscenti fummo... ; in quanto senzienti, siamo ; in quanto volenti, saremo... Fummo, siamo e saremo nella inscindibile durata dell'essere (il « siamo » non è dopo il « fummo », né il « saremo » dopo il siamo) ». La formulation de Heidegger est beaucoup plus complexe, mais elle n'est pas essentiellement distincte, pour ce qui nous intéresse ici.

<sup>54</sup> Cf. M. HEIDEGGER, *El Ser y el Tiempo*, pp. 374-375, 377.

<sup>55</sup> M. HEIDEGGER, *El Ser y el Tiempo*, p. 376, considère comme « impropre » la conception du temps « divisée » en présent, passé et futur. Une telle conception est en effet impropre si elle est entendue comme exclusive et si la « division » est considérée comme déliée de la « coprésence » ; mais elle ne l'est pas si la « division » du temps est entendue comme la négation nécessaire de la « coprésence » même. En effet, la véritable « coprésence », en tant que *se font coprésents* les moments du temps, ne peut exister sans sa « dispersion » corrélative.

et imprimé à l'existence même une authentique orientation éthique. Le futur du latin vulgaire, en tant qu'il ne signifie pas « la même chose » que le futur classique, reflète, effectivement, une nouvelle attitude mentale : ce n'est pas le futur « extérieur » et indifférent, mais le futur « intérieur », envisagé avec une responsabilité consciente, en tant qu'intention et obligation morale<sup>56</sup>. Qu'il ne s'agisse pas d'une simple inférence, à peine fondée sur la contemporanéité du christianisme et du latin « vulgaire », est démontré par le fait qu'en effet, le nouveau futur est particulièrement fréquent chez les auteurs chrétiens<sup>57</sup>. Mais il y a plus : chez un écrivain chrétien, qui était également un grand philosophe – et était par conséquent capable de comprendre et de mettre en lumière de façon théorique cette *neue Denkform* que les autres individus parlants auraient adoptée de manière spontanée et intuitive – l'idée de la « coprésence » des deux moments temporels apparaît en des termes explicites. Il s'agit, naturellement, de S. Augustin et de sa fameuse analyse du temps, si différente de tout ce qui nous est parvenu, sur ce thème, de l'antiquité classique. Voici les propres mots du saint : « nec proprie dicitur : tempora sunt tri, praeteritum, praesens et futurum, sed fortasse proprie diceretur : tempora sunt tria : praesens de praeteris, praesens de praesentibus, praesens de futuris. Sunt enim haec in anima tria quaedam et alibi ea non video, praesens de praeteris memoria, praesens de praesentibus contuitus, praesens de futuris expectatio »<sup>58</sup>. Cet important témoignage nous procure l'indice extralinguistique nécessaire selon lequel l'attitude dont on parle existait et était, précisément, une attitude chrétienne.

La rénovation du futur latin doit donc être incluse parmi les nombreux changements linguistiques motivés par les nouvelles nécessités expressives suscitées par le christianisme. De cette manière, en attribuant l'initiative du changement à un mouvement spirituel historiquement déterminé, on élimine également l'imprécision de toutes ces explications qui l'attribuent à la façon de parler du « peuple ». En général, le concept de 'peuple' (lorsqu'il n'équivaut pas à 'communauté parlante') est, en linguistique, un concept ambigu, dont personne ne connaît les limites. Mais dans le cas du latin dit « vulgaire », il s'agit, en outre, d'une *petitio principii*, puisque cela signifie donner pour démontré précisément ce qu'il faut démontrer. En effet, un moyen linguistique quelconque n'est pas « populaire » parce qu'il intègre le « latin vulgaire » (qui est simplement le latin continué sans interruption par les langues romanes)<sup>59</sup>, mais, au contraire, le « latin vulgaire » est « populaire » dans la mesure où sont « populaires » les moyens linguistiques qui l'intègrent. Ce dernier point ne peut être pour autant considéré comme acquis par avance et doit être vérifié pour chaque moyen en

<sup>56</sup> En particulier, le futur qui est parvenu à se fixer dans la majeure partie de la Romania reflète une identification hautement significative entre le devoir moral et la volonté, entre ce qui *doit être fait* et ce qui *veut être fait* : en effet, *facere habeo* signifie en même temps *facere debeo* et *facere volo*. Le futur sarde avec *debeo* et le roumain avec *volo* – ce dernier étant peut-être dû à une influence du grec ; cf. K. SANDFELD, *Op. cit.*, p. 180 *et sqq.* – représentent une simplification de cette attitude morale complexe. Mais en roumain, il existe également un futur avec *habeo* + subj. D'autre part, un futur du type *habere* + inf. paraît avoir été également maintenu en roumain jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, et avoir ensuite été confondu avec le conditionnel présent ; cf. V. P. TITOVA, *O problema litigioasă a morfologiei românești (Originea condiționalului)*, « Studii și Cercetări Lingvistice », X, 1959, pp. 568-569.

<sup>57</sup> Cf. V. BERTOLDI, *La parola*, p. 259, note 1. Bertoldi indique à deux reprises que le futur périphrastique s'est affirmé « à l'époque chrétienne » (pp. 259 et 261) et va même, une fois, jusqu'à le nommer « mode chrétien » (p. 259), mais sans justifier cette expression. Cf. également H. F. MULLER, *L'Époque mérovingienne*, 1. cit.

<sup>58</sup> *Confessiones*, XI, 20 (26). Il est toutefois certain qu'ARISTOTE, *Parva naturalia*, 449b, 10-12, 26-27, signalait déjà, à propos du futur, qu'il y a la « conjecture » et l'« expectative ».

<sup>59</sup> Non pas nécessairement par toutes les langues romanes, mais, dans de nombreux cas, par l'une ou l'autre d'entre elles. L'idée d'un « latin vulgaire » rigidement unitaire et qui constituerait le « fond » commun et exclusif de toutes les langues romanes est un résidu de la malheureuse idée des *Ursprachen*.

particulier. Et pour ce qui se rapporte au futur périphrastique, il paraît pour le moins douteux qu'une telle vérification puisse aboutir à un résultat positif<sup>60</sup>.

4. 2. 9. L'explication au moyen de la nécessité expressive se rapporte en premier lieu à l'« innovation » ou aux innovations initiales : c'est-à-dire aux actes créatifs de ces individus parlants qui furent les premiers à utiliser les formes périphrastiques pour exprimer une nouvelle conception du futur. Mais elle se rapporte également au « changement », en tant que *processus* de diffusion et de consolidation de ces formes dans la communauté linguistique romaine, puisque cela implique que l'innovation se soit diffusée parce qu'elle correspondait à une nécessité expressive propre à de nombreux individus parlants. À ce propos, W. von Wartburg indique comme une faille fondamentale de l'explication de Vossler le fait qu'elle impliquerait de réduire à un unique moment ce qui fut un vaste processus<sup>61</sup>. Mais en réalité, l'explication de Vossler n'implique pas nécessairement une telle chose ; et l'objection de W. von Wartburg, en ce qu'elle possède d'assuré, ne vaut pas uniquement contre les explications « sémantiques », mais contre n'importe quelle explication qui réduit le changement linguistique à un fait ponctuel : y compris contre l'explication « morphologique », si elle ignore la différence entre « innovation » et « changement ». Que la consolidation « sociale » du nouveau futur ait été un vaste processus « graduel », parallèle à la disparition du futur synthétique, et non un acte momentané, est quelque chose qui demeure hors de doute. Mais la « gradualité » ne peut être entendue qu'en un sens « extensif », en ce qui concerne l'adoption interindividuelle (« diffusion ») de l'innovation (cf. III, 4.4.5.). En revanche, on ne peut pas parler d'une progressive « grammaticalisation » des formes périphrastiques : au sens « intensif » – sauf pour ce qui a trait à la « sélection » entre les formes anciennes et les nouvelles –, le « processus » doit être entendu comme virtuellement achevé, pour tout individu parlant, au moment même de l'adoption de ces formes pour la catégorie du futur, ou comme « variantes » des formes synthétiques.

Ce qu'il convient davantage de se demander, c'est si chez *tous* les individus parlants agit la même nécessité expressive. Et cela est quelque chose à quoi nulle explication ne peut prétendre, puisque, sur cet aspect, la documentation dont dispose l'histoire linguistique ne pourra jamais être suffisante. Sans doute, une fois le changement déterminé, c'est-à-dire une fois que les formes synthétiques et les formes périphrastiques sont parvenues à être senties comme des « variantes » interchangeable jusqu'à un certain point, de nombreux individus parlants auront-ils adopté les formes périphrastiques également pour leur plus grande aptitude distinctive, puisqu'il est indubitable qu'elles comportaient aussi le dépassement d'un point critique du système. Et de nombreux individus parlants, sans s'apercevoir de leur particularité expressive, les auront adoptées simplement « pour parler comme les autres », c'est-à-dire pour une raison culturelle « extrinsèque » : les explications fonctionnelles des changements linguistiques n'excluent pas, mais impliquent les explications culturelles.

<sup>60</sup> Il est à ce propos intéressant de rappeler une apparente contradiction de W. MEYER-LÜBKE, *Introducción*, p. 238, qui paye son tribut à la dénomination équivoque de « latin vulgaire », mais résiste néanmoins au piège terminologique : « Il s'agit évidemment d'une expression vulgaire, à en juger par le style des textes dans lesquels il apparaît. Mais, comme le démontre la façon dont il s'est diffusé en roman, le langage raffiné et la culture littéraire ont également contribué de façon essentielle à son expansion et à ce que cette périphrase se cristallise finalement en une forme qui en arrive à être un temps du verbe ». L. SPITZER, *Art. cit.*, pp. 173-174, tente de réfuter cette dernière assertion, en ajoutant que la très prompte consolidation du nouveau futur dans quelques langues romanes ne serait qu'un indice (et un effet) d'une très prompte « évolution ». Mais ce que soutient Meyer-Lübke n'est pas invalidé par cela : en effet, la rapidité de la dite « évolution » est, précisément, le *fait* qui doit être expliqué, et non une *raison* qui expliquerait les faits.

<sup>61</sup> *Problemas y métodos*, p. 167 : « La disparition de l'ancien futur et la croissance de la nouvelle forme ne se sont pas succédées l'une à l'autre : elles sont contemporaines, elles se sont développées en parallèle et sont intimement liées. La grammaticalisation progressive du futur formé avec *habeo* est l'œuvre des siècles. Vossler projette un vaste processus sur un point unique et obtient avec cela des effets inespérés, mais qui ne correspondent pas à la réalité.